

Laila Abdel Latif

**Patrick Modiano,
une autobiographie pas comme les autres**

Laila Abdel Latif

Laila Abdel Latif

« Comme tous les gens qui n'ont ni terroir ni racines, je suis obsédé par ma préhistoire. Et ma préhistoire, c'est la période trouble et honteuse de l'Occupation : j'ai toujours eu le sentiment pour d'obscures raisons d'ordre familial, que j'étais né de ce cauchemar » (Butaud, 2008, pp12-13)

Patrick Modiano

Un pedigree de Patrick Modiano, une autobiographie pas comme les autres

« Je suis né le 30 juillet 1945, à Boulogne- Billancourt, 11 allée Marguerite, d'un juif et d'une Flamande qui s'étaient connus à Paris sous l'Occupation »

Nous avons là l'incipit d'Un pedigree écrit par Patrick Modiano, publié en 2005 dans les éditions Gallimard, Collection « Folio » Il s'agit d'une œuvre assez brève, qui compte 127 pages, constituée de cinq chapitres qui ne portent ni sous-titres, ni numéros. Une œuvre pour laquelle il a choisi un titre assez bizarre illustré par une couverture alléchante. Cette dernière est à la fois suggestive et provocante. Le lecteur est devant une porte fermée derrière laquelle se tient un chien aux aguets, toutes griffes dehors, alors qu'une pancarte est suspendue sur cette même porte juste devant le chien, sur laquelle on peut lire en gros caractères « Attention chien méchant » (*bien que le chien n'a pas du tout l'air méchant*) C'est du noir sur blanc, les mêmes couleurs qui distinguent le poil du chien, le tout dominé par cette teinte grisâtre qui annonce déjà que le lecteur accède à un terrain probablement brumeux.

Laila Abdel Latif

Or avant d'aller plus loin, nous avons besoin d'élucider le sens de « pedigree » Selon le Petit Robert le mot désigne « extrait du livre généalogique d'un animal de race pure » Par conséquent si nous rapprochons le titre, l'image produite sur la couverture et l'incipit, nous arrivons à la conclusion suivante : Modiano en écrivant ce livre, a enfin l'intention de faire le récit de sa vie. Ayant atteint la soixantaine, l'auteur, après avoir publié plusieurs romans où il est question indirectement de son itinéraire, se décide enfin à aborder de face l'autobiographie. Il va remonter le temps dans une investigation déclarée, prenant le courage de nouer son nom sur la couverture avec le « je » de l'incipit assumant également l'instance de la narration, un élément essentiel du pacte autobiographique.

Il serait, pourtant intéressant de noter que Patrick Modiano, à partir de son premier roman et jusqu'au dernier, n'a jamais pu s'éloigner de sa vie. Tous ses romans reprennent sous des angles différents, les aspects variés de sa vie. Le lecteur retrouve inlassablement les personnages, les événements, les problèmes parfois même le décor dans presque toute sa création littéraire. Or nous ne pouvons pas parler de répétition ou de redite puisque à chaque fois un reflet est capté. Le lecteur peut parfois sentir une obsession quand il s'agit de certains thèmes comme celui de la fuite à titre d'exemple, ou une hantise à propos de cette quête identitaire dominante chez lui. Il est question de cohérence, de complémentarité puisque nous remarquons un recoupement entre les différents romans. La vision à travers l'écriture tend à se clarifier au fur et à mesure qu'on avance.

Cependant après avoir plus ou moins présenté sa vie, quelquefois par bribes, d'autres fois par allusions, par des personnages fictionnels

Laila Abdel Latif

ou en mélangeant événements et personnages ou encore en manipulant à sa fantaisie temps et espace, nous sommes amenés à nous demander pourquoi, enfin, Modiano écrit-il ce texte nettement autobiographique ? N'avait-il pas assez jusque-là exploité le cours de sa vie ? Dans ce récit qui a l'air sincère, comme l'exige le pacte autobiographique sent-il le besoin une fois de s'éloigner de la fiction pour se consacrer paisiblement à une sorte de franchise qui le débarrasserait de l'effort qu'il doit fournir pour faire semblant de ? « J'ai toujours l'impression que chacun de mes livres se relie aux précédents. Je ne m'en aperçois pas toujours moi-même, mais une fois que j'ai fini, je me rends compte que des leitmotifs reviennent, des scènes se répètent. [...] C'est comme si j'écrivais le même livre, par fragments, par à-coups » (Butaud, 2008, p.83)

Notre projet après ce questionnement est de tenter de savoir, en lisant le texte de près, ce que Modiano, grand écrivain (Prix Nobel de littérature en 2014), a voulu vraiment écrire. Un pedigree désigné comme autobiographie ne déroge pas à la règle. Il serait intéressant de rappeler ici les lois du genre autobiographique établies par Philippe Lejeune : « Nous appelons autobiographie le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité... » (Lejeune, 1974, p.14) A Cf. aussi (Jacomard, 1993, p.22) Il appartient bel et bien à l'éventail de Modiano. Y-a-t-il un secret à livrer après le consentement du gardien qui peut se montrer sous un jour menaçant ?

Laila Abdel Latif

En fait et dès le premier paragraphe du texte, le lecteur doit s'arrêter devant quelques mots qui semblent un peu bizarre. Le narrateur est né d'un « juif » et d'une « Flamande » à Paris sous l'« Occupation » (p.7) La première qualité du père c'est la religion, alors que l'identité proprement dite : nom, prénom, nationalité est absente. Alors que la mère est étrangère, désignée par son origine. L'espace de la rencontre est Paris et le temps est la Deuxième Guerre Mondiale, c'est-à-dire sous l'Occupation. Le narrateur ne perd pas son temps puisque ces quelques éléments qu'il vient de citer vont gérer le texte et l'orienter, d'ailleurs, il ne tarde pas à ajouter pour se situer à son tour dans ce contexte «Les périodes de haute turbulence provoquent souvent des rencontres hasardeuses, si bien que je ne me suis jamais senti un fils légitime et encore moins un héritier » (p.7)

Le problème est donc posé depuis les premières lignes. L'arbre généalogique annoncé par le titre se caractérise par de graves entraves. Celui qui raconte ne se pose pas comme une suite normale de l'origine. Il juge de son point de vue, qu'il y a coupure entre sa personne et ceux qui lui ont donné la vie. Et c'est dans ce vide séparateur qu'il se donne le droit de témoigner.

Pour ce, il commence par dresser le portrait de sa mère. D'ailleurs, il n'oublie pas de noter à la page (8) qu'il va tenter de suivre l'ordre chronologique puisqu'il ne possède pas d'autres repères. Une mère qui, selon le narrateur, est entourée de gens divers qui débute dans le monde du théâtre en jouant de petits rôles. Elle travaille à la radio dans des émissions flamandes. En 1941, elle s'engage au théâtre de Gand et participe à une tournée pour jouer devant les aviateurs allemands. Elle décide de quitter

Laila Abdel Latif

la Belgique après des fiançailles rompues. Un officier allemand bien placé l'envoie à Paris à la maison de production Continental dirigée par Alfred Greeven.

En juin 1942, elle arrive à Paris. Le narrateur s'attache à suivre les pas de sa mère avec beaucoup de minutie, les gens qu'elle a connus, les lieux qu'elle fréquentait. Mais tout cela avant sa propre naissance. Toute cette attention à un passé que le narrateur n'a pas vécu mais qu'il a dû connaître à travers ce que lui racontait sa mère ou ce qu'il a pu détecter de certaines personnes qui étaient en contact avec elle ou bien encore grâce à certains documents qu'il a réussi à avoir sous la main.

Le narrateur a l'air d'un détective qui suit avec beaucoup de précision les traces d'une personne donnée. Or le lecteur au cours de cette information qui semble, au premier abord, neutre est choqué quand il voit apparaître d'une façon catégorique ce jugement au sujet de cette mère qui semble être une personne étrangère. « C'était une jolie fille au cœur sec. Son fiancé lui avait offert un 'chow-chow' mais elle ne s'occupait pas de lui et le confiait à différentes personnes, comme elle le fera plus tard avec moi. Le chow-chow s'était suicidé en se jetant par la fenêtre. Ce chien figure sur deux ou trois photos et je dois avouer qu'il me touche infiniment et que je me sens très proche de lui. » (p.9) Une mise en abyme qui révèle sans le moindre doute le statut du narrateur. Un parallèle hautement suggestif entre le chien et le narrateur, un fils abandonné à lui-même, un enfant mal-aimé. Le chien qu'il n'a connu qu'à travers les photos et dont le suicide lui a été probablement rapporté par la mère, a laissé en lui, après coup, des traces inoubliables. Cette image est capable à elle seule, de nous suggérer le rapport mère-fils.

Laila Abdel Latif

A Paris, la jeune flamande est entourée d'une société cosmopolite « D'eux, il ne reste que les noms » dit le narrateur (p.11) Il arrive même à s'excuser auprès du lecteur de tous ces noms qu'il cite expliquant que le milieu auquel appartiennent ses parents est mal défini. Il compare cette société à du 'sable mouvant' d'où le besoin de trouver des points de repères, des balises. Il va jusqu'à dire « Je suis un chien qui fait semblant d'avoir un pedigree. » (p.11) Ce rappel du chien qui renvoie au titre ne peut pas échapper au lecteur. Il rappelle certainement la fidélité mais aussi la force du flair bien qu'il ne soit après tout qu'un chien quelconque.

En vue de dépister les empreintes, le narrateur trace le portrait d'un père encore plus énigmatique que celui de la mère. Pour ce, Modiano éprouve le besoin de restituer l'historique du grand-père qui après de longues pérégrinations à travers le monde, s'installe à Paris en 1903. Le grand-père offre un modèle intéressant puisqu'il incarne l'exemple de quelqu'un qui manque d'identité. Le narrateur avait lui-même conservé « plusieurs de ses passeports » (p.12) Il fait un peu figure de « juif errant » Alors que la grand-mère maternelle, née dans le Pas de Calais, prendra après son mariage, la nationalité espagnole. Nous ne sommes pas à ce niveau devant un effort fourni par la mémoire. Modiano insiste sur le passé lointain qu'il n'a pas vécu. Un passé qui lui a été raconté et dont il retient essentiellement le caractère chaotique et brumeux. Le récit que l'auteur fait de cette histoire lointaine indique évidemment l'intérêt qu'il attache non à l'introspection, ni à la mémoire proprement dite mais aux origines déroutantes qui mettent en lumière une identité problématique. En fait, il est le rejeton d'un mélange dont il est conscient et dont il souffre et contre lequel il ne peut rien. Nous sommes loin d'un récit de vie. Nous

Laila Abdel Latif

sommes plutôt devant une focalisation éclairante sur le problème majeur de l'identité morcelée.

Le père lui-même, orphelin, est « livré à lui-même » (p.13) Il pratique dès son jeune âge ce dédoublement qui sera toujours le sien. Il a un prénom alors qu'on l'appelle par un autre. Ce dédoublement va être un moyen auquel il aura constamment recours au cours de sa vie surtout sous l'Occupation où il était en fuite pour échapper aux forces allemandes qui se chargeaient de capter les juifs. Ce que Modiano rapporte de la vie de son père ajoute à cette ombre qui enveloppe cette zone obscure. Trafic, opérations financières douteuses, une conduite peu recommandable or quand la guerre se déclenche « il n'a pas la moindre assise, il vit déjà d'expédients » (p.14)

Après la débâcle de juin 1940, il ne se fait pas recenser comme juif et par conséquent tous les moyens seront bons pour échapper au contrôle allemand. Il mène une vie clandestine, pleine d'aventures, risque en 1942 d'être attrapé par un contrôle d'identité auquel il échappe par miracle. Sans papiers ou en d'autres termes sans identité, il était au bord de la déportation. Errer d'une adresse à l'autre, s'abriter au hasard des circonstances, se réfugier des nazis, voilà le scénario auquel se livre le père de Modiano sous l'Occupation. Cette vie aventureuse ne l'empêche pas de fréquenter un nombre prodigieux de personnes qui appartiennent à des nationalités différentes. Modiano dresse à ce propos toute une liste de noms qui désigne le monde où évoluait son père sous l'Occupation et qu'il qualifie de « demi-monde ? Haute pègre ? (p.18) Ces qualificatifs dévalorisants appuient cette distance que prend le narrateur vis-à-vis de ses parents. Il

Laila Abdel Latif

suit attentivement les traces, il relève les noms et il les regroupe en vue de faire revivre une époque tumultueuse où il n'était pas encore présent à la vie. Or ces noms, au lieu de donner le souffle à la vie, au lieu de l'aider à retrouver « le temps perdu », ces noms vides de contenu, flottent dans le passé comme une preuve d'un vide, d'une béance que la mémoire ne peut pas combler. Ces noms ajoutent malheureusement à l'impression de déracinement, de fragilité et de précarité. Ces noms servent à accumuler les points d'interrogations qui hélas demeurent sans réponse.

A la suite de cette liste, Modiano arrive à la conclusion suivante « A mesure que je dresse cette nomenclature et que je fais l'appel dans une caserne vide, j'ai la tête qui tourne et le souffle de plus en plus court. Drôles de gens. Drôle d'époque entre chien et loup. Et mes parents se rencontrent à cette époque-là, parmi les gens qui leur ressemblent. Deux papillons égarés et inconscients au milieu d'une ville sans regard, [...] Mais je n'y peux rien, c'est le terreau- ou le fumier- d'où je suis issu » (pp18-19) Nous devons remarquer que l'auteur tient à signaler son désir de savoir plus sur ses parents mais une opacité se tenait toujours en obstacle. Une opacité qui n'entravait pas seulement le savoir mais aussi la communication. Dans cette dimension séparatrice, le narrateur a l'air de se demander comment des parents pareils à une époque pareille ont-ils produit un fils pareil ? La logique est loin de gérer la situation. Un monde bizarre où personnages, temps et espace conjugués devaient engendrer une production adéquate. Or le fait est là, le fruit n'appartient pas à l'arbre. Il s'en détache.

Dans le monde obscur, trouble où il est né, Modiano est conscient de la nécessité d'une quête qu'il doit effectuer. Une quête qui n'a pas pour

Laila Abdel Latif

but de recréer le temps perdu. Mais une quête qui vise la construction d'une identité solide qui fait face à un monde fuyant, sans empreinte, sans ligne directrice. D'ailleurs suivant ce que dit l'auteur, son père n'avait pas d'existence légale « il vit du marché noir » (p.20) Il use de plusieurs pseudonymes, de noms d'emprunt, connaît des personnages louches, des fantômes. Tout juste des voyageurs louches qui traversent les halls de gare sans que je ne sache jamais leur destination, à supposer qu'ils en aient une » (p.24) Même quand les parents s'installent définitivement ensemble au début de 1943, leur vie ne perd rien de sa confusion. Le rythme continue à être le même sans stabilité aucune. Une vie entrecoupée de fuite, d'aventures scabreuses, de tentatives manquées, d'arrestations auxquelles le père avait échappé. D'ailleurs, ce n'est qu'à la page 32 que le véritable nom du père est cité pour la première fois et ce à l'occasion d'une inspection de la police pour l'arrêter.

Même après la Libération, le père de Modiano a peur de regagner son appartement de crainte d'avoir à rendre des comptes à la police, cette fois-ci pour ses activités de hors la-loi dans le marché noir. Mais la police n'arrive pas à l'identifier grâce à tous ces noms d'emprunt dont il a usé. Le jeune couple vit dans le désordre complet, passant de l'hôtel à l'appartement, fuyant Paris puis y revenir, vivant d'expédients cachant toujours quelque chose. Bref, un tableau digne d'un polar où les protagonistes entreprennent une fuite incessante et où le narrateur tient le rôle de l'enquêteur qui a pour objectif de grouper le plus d'informations pour faire la lumière dans un procès enveloppé de ténèbres.

Laila Abdel Latif

C'est dans ces conditions de turbulence que le narrateur vient au monde. Ce qui nous étonne c'est que la naissance de l'enfant ne change en rien le rythme de vie des parents. Il est question de voyages, de déplacement, de désir d'émigration. Voilà comment le narrateur juge ce désir insatiable de bouger, voire de fuir « ce qu'il a cherché en vain, c'était l'Eldorado » (p.31) Se fuyait-il lui-même dans l'espoir de connaître qui il était exactement ? Question qui reste sans réponse comme tant d'autres qui jalonnent ce récit.

Le suspens qui imprègne toute la première partie concernant les deux personnages essentiels, les parents, et non le narrateur lui-même, rapproche le récit d'un compte-rendu, malheureusement lacunaire . Non à cause d'une mémoire défaillante, au contraire, nous avons l'impression que le narrateur avait soin de rapporter tous les menus détails, ce qu'il a pu rassembler par communications verbales ou documents. Or le matériau s'avère insuffisant à cause d'une part d'un historique surchargé de mouvements, d'événements et de connaissances humaines, d'autre part le caractère non avoué de la vie menée qui empêche une communication franche et conduit plutôt à des voies souterraines difficiles à mettre au clair.

Il ne s'agit donc pas d'une décision autobiographique en règle puisque les parents occupent le devant de la scène. De même, ce souci de sincérité requise dans l'autobiographie ne peut pas se réaliser vu qu'il parle de ses parents et par conséquent, comme il le dit lui-même, il « ne doit pas parler à la place d'un autre » (p.32) Cf.(Miraux, 1996)

Laila Abdel Latif

Le narrateur subit les conséquences de la vie mouvementée des parents. Ses grands-parents abandonnent Anvers, s'installent à Paris pour s'occuper de lui et la première langue apprise est le flamand. En 1947, c'est la naissance de son frère Rudy auquel il s'attache beaucoup mais qu'il va perdre très tôt ce qui l'affecte profondément. Solitude et abandon accompagnent le narrateur et son frère. Ils sont seuls à Biarritz soignés par la gardienne de la maison. Même le baptême se fait à Biarritz en 1950 dans l'absence des parents. Un détail intéressant vient s'ajouter au monde ténébreux qui pèse sur lui : il a pour parrain un mystérieux 'Jean Minthe' qu'il ne connaît pas. Toujours en 1950, il va pour la première fois à l'école. D'ailleurs, il note un incident qui a dû le marquer. Sortant un après-midi de l'école, personne n'était venu le chercher, essayant de traverser la rue, une camionnette l'a renversé. Le chauffeur le transporte chez les bonnes sœurs qui lui appliquent sur le visage, pour l'endormir, un tampon d'éther. « L'éther aura cette curieuse propriété de me rappeler une souffrance mais de l'effacer aussitôt. Mémoire et oubli » (p.34)

Le récit est en fait jalonné de dates très précises qui signalent les différentes étapes de cette enfance qui pousse solitaire. Très peu de détails malgré la précision des dates sauf quand il s'agit de certains événements qui laissent leurs traces dans la mémoire du narrateur. A l'aide d'un style concis qui ne manque pas de suggestion, nous sommes mis au courant qu'une fois de retour à Paris en 1951, le narrateur évoque la carrière dramatique de sa mère, il évoque également la vie qu'elle mène en recevant le soir chez elle ses amis de Saint-Germain-des-Prés. Il écoutait avec son frère leurs éclats de rire mais « je la voyais rarement. Je ne me souviens

Laila Abdel Latif

pas d'un geste de vraie tendresse ou de protection de sa part. Je me sentais toujours un peu sur le qui-vive en sa présence. Ses colères brusques me troublaient et comme j'allais au catéchisme, je faisais une prière pour que Dieu lui pardonne » (p.34) Le lecteur peut facilement constater que la fissure entre le narrateur et sa mère ne fait que s'élargir. De même que les parents eux-mêmes vivent chacun de son côté. La séparation s'installe entre les deux époux sans que le narrateur ait besoin de le dire franchement. Une séparation qui ne fait qu'aggraver l'abandon des enfants. En dépit de ce monde qui grouille autour des parents, la solitude marque de son sceau l'âme de cet enfant qui souffre. « On est à jamais marqué par ce qu'on a éprouvé entre six et vingt ans. On retourne toujours à la case départ de l'enfance » (Butaud, 2008, p.21)

« En février 1957, j'ai perdu mon frère » (p.44) C'est son père qui lui annonce la nouvelle et comme d'habitude, il n'y a aucune explication. Le mystère plane sur cet incident très important. Voilà la répercussion de ce qu'il éprouve. « A part mon frère Rudy, sa mort, je crois que rien de tout ce que je rapporterai ici ne me concerne en profondeur. J'écris ces pages comme on rédige un constat ou un curriculum vitae, à titre documentaire et sans doute pour en finir avec une vie qui n'était pas la mienne » (pp.44 - 45) Ce détachement vis-à-vis des événements racontés n'a pas besoin d'être souligné puisque le lecteur en est conscient. Les dates méticuleusement notées servent de points de repères pour classer les différentes étapes de la vie. A travers ces chiffres, nous ne sentons pas la palpitation de la vie. Cette dernière est presque absente, le narrateur se considère comme un regard braqué sans cesse sur les deux protagonistes qui ont été la cause

Laila Abdel Latif

de son existence. Et une fois mis au monde, il semble que les liens qui devaient se nouer plus étroitement, ne font que se relâcher, se distancier jusqu'au point de se dénouer. La mort du frère qui partageait les mêmes conditions que lui, met fin à tout espoir d'une communion quelconque. Il ne se sent pas impliqué dans l'histoire bizarre de cette famille. Il est conscient qu'il est étranger à tout ce contexte qui l'encadre. Des parents sans identité incapables de lui en passer une. Assez lucide dès son enfance, il oriente son esprit critique et investigateur vers une direction qui lui permettrait de bâtir une identité propre indépendamment de ses parents de papiers. « [...] l'identité, qui est non pas une entité stable, strictement déterminée par le passé, mais un processus ouvert sur le présent et l'avenir, en reformulation permanente. L'individu se fabrique jour après jour par ses choix, et redéfinit continuellement la totalité-changeante- qui donne sens à sa vie. », (Kaufmann, 2008, p.21)

Dans ce sens, Modiano a soin de dire d'une façon claire et nette « je n'ai rien à confesser ni à élucider et je n'éprouve aucun goût pour l'introspection et les examens de conscience [...] Les événements que j'évoquerai jusqu'à ma vingt et unième année, je les ai vécus en transparence – ce procédé qui consiste à faire défiler en arrière-plan des paysages, alors que les acteurs restent immobiles sur un plateau de studio [...] tout défilait en transparence et je ne pouvais pas encore vivre ma vie » (p.45) « Il ne s'agit pour moi de me plonger de façon narcissique dans mon enfance. Je n'écris pas pour parler de moi ou essayer de me comprendre. Ni pour reconstituer les faits. Il n'y a aucun désir d'introspection. Non, j'ai juste été marqué durant l'enfance par une atmosphère, un climat, parfois des situations, dont je me

Laila Abdel Latif

suis servi pour écrire des livres. Mais en quittant le plan autobiographique pour me situer sur celui de l’imaginaire, du poétique, avec quelques événements de mon enfance pour matrice » (2014, patrick-modiano-prix-nobel-litterature-roman-gallimard-livres, p.2) <http://www.rfi.fr/culture>

Donc la période qui fait la matière de cet ouvrage s’arrête à l’âge de 21 ans. Ce chiffre peut s’expliquer par l’émancipation de la tutelle. Ce choix effectué par le narrateur signale indubitablement que la vraie vie, pour lui, ne commence qu’à l’âge où librement, il faut se sentir autonome, ayant une identité qu’il n’a de cesse de définir. Le temps arrive où le ballotement, l’instabilité cèdent leur place à une stabilité qui s’exprimera par le truchement d’autres moyens. Jusqu’à l’âge de 21 ans, il n’agit pas. Il n’est pas acteur. Il subit les répercussions de la conduite et des décisions des parents. Cette passivité se caractérise par l’aiguïssement d’une mémoire qui enregistre, d’un regard qui observe et d’une intelligence qui tâche de décrypter le mystère qui l’entoure. Aucun étalage des sentiments, aucune interaction avec les parents, aucune communion. On a parfois l’impression qu’il essaie d’être un instrument qui attend le moment propice de se transformer en être humain. En fait, le lecteur ne suit pas une autobiographie, mais une modification qui se fait à petit feu. Chaque étape marque non un retour en arrière pour plonger dans le passé, mais une progression en avant pour se réinventer et se débarrasser du poids du passé. Un passé déformé qui ne mérite pas qu’on le mette en exergue.

Après la mort du frère marquée dans le récit par une pause explicative, le narrateur nous dit que jusqu’en 1960, c’est-à-dire pendant quatre ans, il est pensionnaire à l’école Montcel où il suit une discipline presque

Laila Abdel Latif

militaire. « A l'école du Montcel se trouvaient des enfants mal-aimés, des bâtards, des enfants perdus » (p.47) Côté toujours des sociétés à part, Modiano au cours de cette période ne connaît que l'humanité dégradée, d'ailleurs ses camarades n'auront pas d'avenir comme il le constate lui-même. Nous devons nous arrêter devant le mot « avenir » pour dire que le passé ne constitue pas pour Modiano le point essentiel. Il pense plutôt à l'avenir, il vise le futur et pour ce, il ne veut pas être emprisonné dans l'histoire déjà faite, il projette un temps que lui-même peut façonner. Dans ce sens, il se donne à la lecture, un monde parallèle qui alimente son imagination et nourrit son besoin de savoir même s'il est en train de lire « Pêle-mêle, de bons et de mauvais romans » (p.48) Son père qu'il rencontrait presque chaque semaine commence à s'inquiéter de son avenir et lui glisse que « dans la vie, il faut des diplômes » (p.49) Dénué d'assises, le père de Modiano désire que son fils ait un statut régulier dans la société. Au cours de cette période et pendant ces promenades hebdomadaires, Modiano découvre d'autres amis à son père qu'il qualifie de « comparses » Il découvre également que son père n'a jamais cessé de se lancer dans des affaires louches où il est question de fraude, de rapports à des personnes peu recommandables, des hommes et des femmes qui sont en fuite de la police et ce pour des raisons qui échappent au narrateur. Il se contente d'observer, de mémoriser les faits et les acteurs sans pour autant arriver au fin mot de l'histoire. Il flotte dans le mystère des agissements de son père et de ses connaissances. Un mystère qu'il note et qu'il n'arrive pas à pénétrer. La franchise n'est pas de mise entre le père et le fils. Les deux lignes parallèles ne se rencontrent qu'apparemment.

Laila Abdel Latif

C'est toujours au cours de cette période qu'il est question du statut juif et aussi de l'importance de la religion dans la vie - ces questions majeures sont soulevées par des incidents qui arrivent au hasard ou par des personnages secondaires. Le père entretient avec son fils des rapports qui manquent de profondeur. Était-il incapable de profondeur ou bien ne voulait-il pas engager avec son fils une discussion vraiment sérieuse, le tenant toujours dans cette zone de négligence, de manque d'intérêt et de marginalisation. Le narrateur rapporte qu'ils assistent ensemble à un documentaire, c'était le procès de Nuremberg : « Je découvre à treize ans les images des camps d'extermination. Quelque chose a changé, pour moi, ce jour-là. Et mon père, que pensait-il ? Nous n'en avons jamais parlé ensemble, même à la sortie du cinéma » (p.57)

Son éducation se fait en dehors du père. Bien qu'ils soient ensemble, un écart les sépare. L'enfant n'ose pas poser de questions à son père et ce dernier n'éprouve jamais le besoin de s'épancher avec son fils ou de communiquer avec lui. nature bizarre que Modiano excelle à souligner, une nature égarée dans une foule bruyante en mouvement incessant, mais qui dénote une âme solitaire, difficile à sortir d'elle-même. Modiano qui découvre un jour un livre sur sa table de nuit qui porte le titre Comment se faire des amis comprend dans quelle solitude plongeait son père. Les lectures faites à cette époque ainsi que les voyages que le narrateur entreprend tout seul aident à ouvrir des horizons nouveaux et à lui donner la possibilité d'un apprentissage que normalement ses parents devaient lui donner. Il note qu'au cours d'un séjour en Angleterre en 1959 et 1960, il s'enfuit à Londres. Paniqué, il essaie de téléphoner à son père. « Il n'a pas l'air très surpris de me savoir tout seul à Londres. Il me souhaite bonne

Laila Abdel Latif

chance, d'une voix indifférente » (p.61) Etrange indifférence d'un père vis-à-vis de son fils de 15 ans, seul à Londres. Une indifférence qui ne fait que fortifier chez le garçon le sentiment qu'il ne doit compter que sur lui-même. Ses connaissances s'étendent et ses réflexions s'élargissent embrassant des problèmes qu'il ignorait jusque-là et qu'il découvre au hasard d'un repas pris dans un restaurant arabe. Le problème de l'Algérie, effleure sa pensée et y laisse ses traces. Ses randonnées solitaires lui font connaître le quartier Pigalle « Pour la première fois, je frôle les mystères de Paris et [...] je commence sans bien s'en rendre compte, à rêver ma vie » (p.63)

Patrick Modiano au lieu de s'enliser et de s'isoler dans le monde familial décevant commence à doubler le cours de sa vie d'un autre courant plus vivifiant, plus prometteur. S'il s'impatiente du manque de réciprocité familiale, il découvre d'autres voies entre autres le rêve. Il ne faut pas prendre ce mot au pied de la lettre. Le rêve ici c'est le potentiel, l'espéré capable de se réaliser. Comment peut-il sortir de ce gouffre ? Comment peut-il capter son identité fuyante ?

L'amour va être un moyen d'échapper à la solitude entre une mère toujours absente et un père qui ne manque pas d'occasion pour manifester son indifférence. Il s'agit d'une fugue qui tourne court. Cette fugue aura pour conséquence son renvoi du collège à la fin de l'année scolaire. Persuadé que ses parents veulent l'éloigner de Paris, le narrateur entame en septembre 1960 une nouvelle étape, il est inscrit au collège Saint-Joseph de Thônes où il pénètre en pensionnaire. Il s'apprête à ce nouvel emprisonnement conscient de l'abandon de la part de ses parents. Ces derniers ne daignent pas passer le premier jour avec lui. Le père reste à

Laila Abdel Latif

Paris alors que la mère était venue en coup de vent pour repartir rapidement dans l'intention de gagner l'Espagne pour un long séjour.

Il a l'occasion d'entendre parler de littérature, surtout de Mallarmé. Au collège, les lectures sont surveillées. Mais grâce à une permission spéciale, il se met à la lecture : Flaubert, Mauriac et autres. De même qu'il achète des magazines comme Les Lettres françaises, Les Nouvelles littéraires « Je les lis de la première à la dernière ligne » (p.71) Malaise au collège, malaise pendant les grandes vacances. Sa mère de retour d'Espagne, n'a pas le sou sans pourtant rien perdre de sa morgue coutumière. « Elle raconte, le menton altier, des histoires « sublimes » d'Andalousie et de Toreros. Mais sous le cabotinage et la fantaisie, le cœur n'était pas tendre » (p.74) En compagnie de son père, d'un de ses amis et de sa maitresse, il est témoin d'une nouvelle fourberie de la part de son père qui passe son passeport à son ami qui avait perdu le sien et ce pour aller en Suisse. Toujours le sentiment envahissant d'étrangeté dans cet entourage et l'éternelle question qui le harcèle : Qu'est-ce que je pouvais bien faire là. Peut-il croire sa mère quand elle lui envoie une lettre lui disant : « Mon garçon, ne crois pas que je t'oublie mais j'ai si peu de temps pour t'envoyer des paquets » (p.76)

Il n'a aucun rôle à jouer dans cette société qui évidemment se passe de lui. Quant à ce garçon acculé à ce poste passif de témoin, il grave en sa mémoire : attitude, images, paroles. Une mémoire qui se remplit de souvenirs qu'il évalue rapidement et qui vont tous d'une façon négative vers cet écart qui ne fait que s'aggraver avec le temps, Cette distance qui à mesure qu'elle se creuse fortifie son élan voire sa conviction de chercher son être loin de cette zone douteuse. La lecture le console et lui offre

Laila Abdel Latif

l'occasion d'enrichir sa culture. Privé de tendresse et de sollicitude, il va à la découverte du monde à travers les livres qui lui tombent sous la main. Assoiffé de savoir, il surmonte sa détresse et se prépare pour un avenir que déjà il rêve de réaliser.

Dans le désordre extrême de la vie des parents, de cette fausseté qui les caractérise tous les deux et qui s'étend pour embrasser leurs amis, Modiano entre en relation avec une connaissance de sa mère, une dame beaucoup plus âgée que lui, mariée à un russe dans le cadre de l'appartement maternel délabré, profitant de l'absence de la mère. Même quand son père a l'air de s'occuper de son avenir en lui parlant du métier qu'il veut faire plus tard, Modiano doute de ses bonnes intentions et trouve que « s'il attachait tant d'importance aux études, c'est que lui n'en avait pas fait et qu'il était un peu comme les gangsters qui veulent que leurs filles soient éduquées au pensionnat par les « frangines » (pp. 79-80) Le père du narrateur tient aux diplômes bien qu'il sache que son fils veut se consacrer à l'écriture littéraire. Il insiste pour qu'il soit « ingénieur- agricole » Or le narrateur passe son baccalauréat à Annecy et il précise « Ce sera mon seul diplôme » (p.80) Libéré du pensionnat, il se livre aux promenades, il parcourt les rues, il continue ses lectures, fait des rencontres, il cite des noms avec qui il entre lui-même en contact loin de ses parents, relations passagères sur lesquelles il n'insiste pas longtemps. Il s'agit de souvenirs qui se bousculent dans sa mémoire et qui ont l'air de ne pas laisser beaucoup de traces.

Dans ce monde bruyant, Patrick Modiano voyait ses parents de temps en temps. Il parle d'eux comme s'il parlait de n'importe quelle

Laila Abdel Latif

autre personne rencontrée à cette époque. Ils font de brèves apparitions toujours les mêmes, toujours occupés, le père par ses affaires accompagné de sa maitresse « la fausse Mylène Demongeot » comme la surnomme Modiano, la mère tournant dans le monde du théâtre, se déplaçant d'une ville à l'autre.

Tout semble filer rapidement. Le narrateur n'a pas besoin de s'attarder sur les noms évoqués, ni les endroits cités, même la plupart des événements n'ont vraiment d'impact que sur cette éducation que le narrateur complète en dehors du chemin normal pour un garçon de 16 ou 17 ans. Nous ressentons cette impression à chaque page et probablement le lecteur n'a pas besoin de lire cette phrase qui clôt le 3ème chapitre : « Je vais continuer d'égrener ces années, sans nostalgie, mais d'une voix précipitée. Ce n'est pas ma faute si les mots se bousculent. Il faut faire vite ou alors je n'en aurai plus le courage » (p.84)

Le rythme s'accélère- Modiano donne au lecteur l'impression qu'il veut en finir avec cette période complexe de sa vie. période où il est toujours plus ou moins lié à ses parents, des liens qui se relâchent pour laisser pénétrer d'autres éléments pas concis mais qui s'accumulent, constituant un volume qui gagne en importance. Pourtant la douleur essentielle demeure cuisante. Les souvenirs l'assaillent toujours pour actualiser l'image de la solitude et de l'enfermement. Dernière étape, interné au lycée Henri IV « alors que mes parents habitent à quelques centaines de mètres du lycée » (p.85) Dans cet espace, il avait l'impression qu'il vivait au 19ème siècle. Ce décalage temporel le sensibilise à la plaie qui ne se cicatrise pas et dans le même temps cela le pousse à rêver sa vie comme il le dit lui-même. Les lacunes ne peuvent être comblées qu'à travers l'imagination.

Laila Abdel Latif

Au cours de la seule visite que son père lui fait dans l'établissement, Modiano sentait qu'il était irréel. Il ne pouvait pas concrétiser la présence paternelle tellement il est absent par rapport à son fils. Il s'agit d'une présence creuse. Entre les deux le lien est si lâche que la communication se fait par lettres. Le père remarié avec Mylène Demongeot, refuse d'écouter son fils qui désire d'être externe, aidé en cela par sa femme. Les problèmes assiègent Patrick Modiano, la mère sans le sou, obligée de tendre la main à une amie, alors que le père n'a pas honte de prendre de son fils le peu d'argent que son grand-père parfois lui envoyait.

Tirailé entre un père qui manque d'affection à l'égard de son fils et une mère qui va jusqu'à l'exploiter pour lui trouver de l'argent et ce « sans réussir à désarmer l'agressivité et le manque de bienveillance qu'elle m'aura toujours témoignée. Jamais je n'ai pu me confier à elle ni lui demander une aide quelconque » (p.90) Ces années de pauvreté auraient dû les rapprocher mais au contraire, une angoisse planait sur eux, les rapports ne font que se compliquer. Des années difficiles durant lesquelles, le seul soulagement possible était le rêve. La dimension littéraire est toujours présente pour l'aider à s'envoler, loin d'une vie étroite voire étouffante. Il est intéressant de remarquer que pour parler des billets de cinquante francs qu'il devait chercher à sa mère, c'est l'effigie de Jean Racine qui retient son attention. De même que pour dissiper les mauvais souvenirs de ce temps dur, il se perdait « dans des rêves balzaciens de fortune » (p.92)

Si le rêve littéraire nourrit la patience du narrateur et l'aide à supporter sécheresse et dénuement, son père lui aussi nourrit un rêve mais il s'agit d'un rêve financier. Le monde des affaires a été le grand rêve de sa vie,

Laila Abdel Latif

mais toutes ses tentatives se terminent par l'échec, même les personnes sur qui il croit pouvoir compter, débouchent vers une défaite ou un scandale. Le titre des *Illusions perdues* cité par le narrateur et qu'il avait lu en 1962, coïncide très bien avec cette période sombre qui s'étend de 1962 et suivantes. « 1963,1964. Les années se confondent. Jours de lenteur, jours de pluie » (p.99)

Patrick Modiano élargit ses connaissances, gagne un peu sa vie, mais ne réussit pas à échapper aux exigences de sa mère, ni à la tutelle de son père. Ce dernier, sans lui demander son avis, l'inscrit en Lettres supérieures au Lycée Michel de Montaigne à Bordeaux. « [...] dans le train pour Bordeaux, mon père et moi. Je n'ai aucun bagage, comme si c'était un enlèvement [...] C'est la première fois depuis deux ans que nous passons ensemble un temps plus long que ces rendez-vous à la sauvette dans les cafés » (pp.101-102) Pourtant un manque d'entente total règne entre les deux. Modiano n'arrive pas à comprendre pourquoi son père tient à l'éloigner ? Pourquoi il tient à lui faire sentir qu'il n'a pas le droit d'exprimer sa liberté ?

Une situation conflictuelle, dramatique qui oppose les deux personnages et la seule issue, c'est la fuite. Modiano rentre à Paris à la grande stupéfaction de son père. « Nous ne nous adressons plus la parole pendant longtemps » (p.103) Une quasi rupture vient rompre le lien déjà fragile entre les deux. D'ailleurs, tout le parcours de Modiano se caractérise par des obstacles plus ou moins grands qui assombrissent ses rapports avec ses parents. C'est au cours de cette période, que ses pérégrinations à travers Paris, se font plus fréquentes. « Je passais mes journées à Montmartre dans une sorte de rêve éveillé » (p.103)

Laila Abdel Latif

Ce rêve est interrompu une fois de plus par l'incident du jeudi 8 avril 1965, incident suivant lequel demandant de l'argent à son père selon le désir de sa mère, sa belle-mère crie au scandale, appelle la police qui vient chercher le père et le fils pour les conduire au commissariat, situation insoutenable où Patrick Modiano a eu la certitude que son père aurait aimé se débarrasser définitivement de lui. Tout est détruit entre eux, même l'escalier intérieur qui liait les deux étages est également détruit, la séparation entre les appartements s'installe pour de bon.

Modiano essaie de voyager, de s'éloigner, de fuir Paris, de trouver un emploi à Annecy. Il occupe son temps en s'évadant dans les rues de Paris, tardant le soir et pour plus de sûreté, il avait falsifié (sa) date de naissance sur (son) passeport pour avoir l'âge de la majorité transformant 1945 en 1943. Il fait la connaissance de Raymond Queneau qui lui parlait de Boris Vian. Les noms de ces grands écrivains annoncent l'étape future. Il ne s'agit pas de culture, mais de vraie connaissance. Le rêve approche probablement de la réalisation. Les titres des romans qu'il lisait jusque-là, les noms d'auteurs qu'il aimait citer ne sont plus des illusions. Une vie nouvelle commence où lui, Patrick Modiano, se promène côte à côte avec Queneau.

Tentative d'émerger de cette vie de fraude, il se compare à un passager clandestin qui n'a pas eu la chance de vivre sa vraie vie. « Ce printemps, 1966, à Paris, j'ai remarqué un changement dans l'atmosphère » (p.115) Il a l'impression de sortir d'un tunnel où il y a plus de fraîcheur dans l'air. A cette époque, il y a quelques faits que le narrateur avoue et qui semblent en harmonie avec cette atmosphère d'escroquerie, de duplicité, de mensonge

Laila Abdel Latif

parfois de drogue voire de crime. Presque tout l'entourage de la famille, y compris les parents ont une conduite louche, interdite par la loi. La fuite, la dissimulation, la disparition sont des thèmes récurrents dans ce récit. Ce n'est donc pas surprenant que le narrateur, faute d'argent avoue avoir commis quelques vols, parfois des habits, parfois des livres qu'il vendait, De même que sa mère, malgré sa morgue, volait des magasins quelques articles de luxe. Cependant « A partir du moment où j'ai commencé à écrire, je n'ai plus commis le moindre larcin » (pp.118-119)

Approchant l'âge de la majorité, le père du narrateur veut le persuader d'accomplir son service militaire. Mais lui, il commence à écrire son premier roman à l'été de sa majorité. C'est une rupture définitive avec son père qui voulait absolument son incorporation militaire alors que Patrick Modiano voulait échapper à tout prix au joug paternel et jouir de sa liberté et commencer à faire son avenir. On arrive à la fin d'une étape et enfin après tant d'années de souffrances morales et d'humiliation matérielle, le rêve qu'il nourrissait commence à prendre forme. Avec la naissance de son premier roman en 1967, Modiano célèbre sa vraie naissance. « J'écris pour savoir qui je suis, pour me retrouver une identité » (Butaud, 2008, p.73)

Voilà ce qu'il dit pour clore son récit « Ce soir-là, je m'étais senti léger pour la première fois de ma vie. La menace qui pesait sur moi pendant toutes ces années, me contraignant, à être sans cesse sur le qui-vive, s'était dissipée dans l'air de Paris. J'avais pris le large avant que le ponton vermoulu ne s'écroule. Il était temps » (p.127)

Laila Abdel Latif

Après avoir suivi de près le texte de Modiano, nous pouvons dire qu'Un pedigree n'est pas une autobiographie canonique. Il est vrai, comme nous l'avons déjà observé, que le nom de l'auteur est le même que le personnage qui semble être le protagoniste. Il est également évident que l'incipit souligne la date de naissance de l'auteur et que les cinq chapitres qui composent le livre constituent chacun une étape de sa vie pour arriver jusqu'à l'âge de 21 ans : la majorité et l'émancipation.

Or dans ce texte, nous sommes loin de lire une confession, ni un récit introspectif qui essaie de retrouver à l'aide de la mémoire un ton révolu, ni un récit qui se focalise sur le personnage principal qui parfois semble abandonner les devant de la scène pour se contenter d'être un témoin de se qui se déroule autour de lui. Nous ne pouvons même pas aller jusqu'à confirmer que nous nous trouvons devant une suite d'événements qui peuvent composer un récit suivi.

En fait, Modiano donne l'impression à son lecteur et ceci grâce aux dates précises qui se suivent, grâce aussi aux noms innombrables qu'il évoque, à cause également des questions qu'il se pose et qui demeurent sans réponses qu'il est en face d'un rapport ou d'un compte rendu. Cette impression se confirme à cause du style concis, allusif que l'auteur emploie et qui répugne aux explications. Modiano ne garde que l'essentiel et encore.

Un pedigree est un texte décharné, inquiétant parce qu'il s'annonce comme autobiographique, mais s'avère plutôt une trace saccadée, rempli de trous, non à cause de la défaillance de la mémoire, mais parce que

Laila Abdel Latif

la période rapportée ne lui appartient pas en propre. Dans cette vie mouvementée, changeante, les premiers rôles sont joués par les parents: un père portant différents masques et vivant dans l'obscurité, une mère comédienne, modeste et qui ne connaît pas de cloison entre théâtre et vie personnelle. L'intérêt accordé aux parents est tel qu'il envahit le récit et empiète sur la personne du fils.

Est-ce voulu par Modiano qui veut à travers la place réduite qu'il occupe montrer qu'il était vraiment égaré, absent, cherchant à se cramponner à toutes ces dates et à tous ces noms qui manquent de consistance pour prouver qu'il a bien vécu toutes ces années sans pourtant avoir un accès quelconque sur les événements en cours. Tout lui échappait, y compris son identité.

Un pedigree n'est pas une autobiographie, c'est plutôt un besoin qu'éprouve Modiano d'illustrer ce cheminement douloureux vers une reconstitution de soi, une quête d'identité qu'il a réussi à mener et qui est couronnée à l'âge de 21 ans par la libération d'un joug qu'il a longtemps subi. Ce couronnement est l'aboutissement d'un rêve nourri des années durant, celui de pénétrer dans le monde littéraire. L'identité de Modiano est acquise avec l'achèvement et la publication de son premier roman. Grâce à l'écriture, l'écrivain met fin au tâtonnement, au vide, il commence à partir de ce moment à tracer sa vraie histoire. Il est pleinement lui-même et il peut dorénavant jouer le premier rôle.

Laila Abdel Latif

Bibliographie

Modiano, Patrick. (2005). Un pedigree Gallimard Paris.

Butaud, Nadia. (2008). Patrick Modiano Editions Textuel Paris.

Hubier, Sébastien. (2003). Littératures intimes, les expressions du moi de l'autobiographie à l'autofiction Armand Colin Paris.

Jacomard, Hélène. (1993). Lecteur et lecture dans l'autobiographie française contemporaine Droz Genève.

Lejeune, Philippe. (1975). Le Pacte autobiographique Seuil Paris.

Kaufmann, Jean-Claude. (2008). Quand je est un autre Hachette Paris.

Miroux, Jean-Philippe. (1996). Ecriture de soi et sincérité Armand Colin Paris.

Mucchielli, Alex. (1986). L'Identité PUF Paris. <http://litterature-a-blogspot.com.eg/2012/05/un-pedigree-de-patrick-modiano.html>

Télérama 2014, <http://www.telerama.fr/livre/patrick-modiano-celui-qui-écrit-a-besoin-que> subsiste-une certaine-opacité

<http://lecture-écriture.com/979-Un-pedigree-Patrick-Modiano>

<http://www.rfi.fr/20141010-patrick-modiano-prix-nobel-litterature-roman-gallimard-livres>